

un vaisseau français, un vaisseau dieppois. La preuve en est entraînante, irrésistible. Remercions bien M. Margry, tout en le félicitant d'avoir su restituer à son pays, qui était alors le nôtre, ce fleuron égaré de sa couronne de gloire. Il y a autant de mérite à ne rien laisser perdre de cet héritage national, qu'à conquérir soi-même de nouveaux titres à l'admiration du monde.

Le même esprit paraît animer l'infatigable chercheur, dans ses articles, si vifs, si patriotiques ayant pour titres "1o. de l'influence française sur Christophe Colomb." 2o. La navigation du capitaine Gouville et les prétentions des Normands à la découverte des terres australes sous Louis XII. 3o. L'Hydrographie d'un découvreur du Canada et les pilotes de l'entraguel. *Gesta Dei per Francos*, telle est la devise de Margry.

NOUVEAUX SAMEDIS : Ils viennent de paraître et tout Paris les a déjà lus—c'est dire que toute la France les aura lus dans quinze jours et tout le monde dans un mois. Ils sont dignes des nôtres nous dit-on, le miroir fidèle de la littérature du jour, la censure sévère de cette littérature de parfumerie que représentent M. Gustave Draz et l'auteur de Madame Fraïnex. Imbu des principes de la philosophie chrétienne M. de Pontmartin s'attaque corps à corps à la secte matérialiste et vous terrasse d'un revers de main, comme en se jouant les titans de cette doctrine impie. M. Ste. Beuve, qui laisse salir ses cheveux blancs aux baisers de la bohème parisienne, qui souffle que le quartier latin asphyxie sa renommée et sa dignité, d'un encens grossier que des sens délicats trouvaient putride. M. Féval, qui jette la littérature dans le champ de l'histoire du bien et du mal, qui renonce volontiers à l'action qu'elle doit exercer sur les plus nobles sentiments, sur les mœurs de la société, qui brise son levier sur la borne pour s'en faire une torche incendiaire, en écrivant ces mots : " Il semblerait que trop de voix ont chanté à nos oreilles rebattues les fiertés de l'honneur, le respect de la famille et même l'amour de la patrie." M. Théophile Gautier qui se jème d'aise en face de la littérature contemporaine, qui trouve du bon à tous les romanciers, à tous les poètes, probablement pour, qu'à leur tour, ils ne trouvent pas trop de mauvais chez lui, Renan dont on ne doit plus rien dire, car à lui, comme à Julien, le fils de l'ouvrier, prépare un tombeau, Taine, Sand et tant d'autres, tous sont précipités pêle-mêle par le bras vigoureux de M. de Pontmartin au pied du calvaire qu'ils ont vainement tenté d'escalader pour en renverser la croix.

A côté de lui, et non moins fiers et puissants combattent MM. Dupanloup, Montalembert, Graty, et la belle majorité du sénat.

Les nouveaux samedis sont consacrés à l'esquisse morale de l'année littéraire qui vient de finir. M. Douhaire du *Correspondant* en apprécie l'ensemble en ces termes :

" Ce n'est pas une année sans physionomie que celle qui offre, au début, le livre de M. Boulé sur Auguste, et, à la fin celui de M. d'Hausseville sur Napoléon et Pie VII. Jolignezy, d'une part, la continuation de la belle histoire des *Moines d'Occident* et la réception du Père Graty, à l'Académie; d'autre part, l'ardente polémique sur Voltaire et sur la Terreur, l'évolution sensualiste du roman et l'enterrement du romantisme au théâtre, dans la personne de Victor Hugo et dites si le nouvel empire en a eu beaucoup où le mouvement des idées ait été aussi accusé et aussi caractéristique ! Or, on le sait, c'est ce mouvement que, sans paraître y viser, excelle à peindre M. de Pontmartin."

CANADA.

ANNUAIRE DE L'UNIVERSITÉ LAYAL pour l'année académique 1865-66.

Outre les sujets ordinaires que contient cette publication annuelle, nous y voyons cette année figurer avec avantage " l'éloge de Mgr. Flavien Turgeon et du Rév. M. J. B. Ferland," prononcé par M. Méthot à la fin de l'année académique 1865-66. La brochure en est augmentée mais elle est loin d'en être surchargée. Cette légère addition a mis l'eau à la bouche de plusieurs de nos confrères, qui auraient désiré y voir insérées, en sus, les poésies couronnées au premier concours proposé par l'Université Laval et dont les lauréats sont : MM. Lemay, Fiset, Routhier et Prud'homme. Partie de ces poésies ont déjà été publiées dans le *Journal de l'Instruction Publique*, et nous sommes reconnaissants aux messieurs du Séminaire de cette bienveillante attention, mais serions-nous trop exigeant en manifestant avec nos confrères le désir de voir entrer dans notre littérature par la voie de la publication ces divers essais poétiques qui ont obtenu les suffrages des jurys appelés à prononcer sur ces matières ? Nous croyons que c'est ce que l'on fait d'ordinaire en Europe en pareille occasion. Du reste, le public, dont la curiosité a été piquée, a bien le droit ce nous semble de demander qu'on la satisfasse, si toutefois cela n'est pas impossible.

Profions cependant et jouissons en attendant plus, sinon mieux, du bien que l'on nous accorde. C'est une belle page à lire et à méditer que celle que nous empruntons à l'éloge de M. Ferland :

" M. Ferland était un de ces hommes exceptionnels, sur le visage et dans la personne desquels on voit se refléter l'innocence, la candeur, la sérénité inaltérable de l'âme, et dont il semble que la vue seule, avant même qu'ils aient ouvert la bouche pour parler, rende heureux et content.

" Qu'il me suffise, Messieurs, de ces quelques traits pour caractériser M. Ferland du côté des qualités du cœur : il me suffira d'esquisser rapidement le reste de sa vie pour vous faire voir qu'il n'était pas moins heureusement doué du côté de l'esprit.

" En 1854, M. Ferland fut nommé Professeur d'Histoire à l'Université Laval. Cette nomination fut hautement approuvée de ses nombreux amis et admirateurs, c'est-à-dire, de tous ceux qui avaient le bonheur de le connaître.

" En effet, Messieurs, J. B. Ferland était admirablement préparé à occuper avec éclat une chaire d'Histoire, et surtout une chaire d'histoire de la Nouvelle-France. Il y était préparé, dis-je, et par la nature même de son esprit, et par ses longues habitudes d'études sérieuses, et par ses goûts littéraires, et par une grande facilité de parole.

" Disons un mot de quelques-unes de ces qualités.

" J. B. Ferland était doué, à un degré très-éminent, de cette curiosité d'esprit, de cette pénétration, je dirais presque de cette clairvoyance, qui, au travers des ténèbres épaisses du passé, sait découvrir les faits jusque dans leurs moindres circonstances, d'un jugement sûr, et enfin de cette vaste mémoire, qui sont l'appanage spécial de l'antiquaire, mais qui ne sont pas d'une nécessité moins indispensables à l'historien.

" Depuis de longues années déjà, Ferland s'occupait de notre histoire, et principalement de ses origines. Il mettait dans ses recherches tout le zèle que les savants de la Renaissance consacraient jadis à élucider un passage de Platon ou de Sénèque, à restituer les lignes ou les mots perdus dans les pages d'Aristote et de Cicéron. Il traitait notre histoire avec ce respect, ce religieux scrupule d'un bénédictin travaillant à éditer les œuvres des Pères, ou à dérouler les annales de l'Église.

" Aussi était-il enthousiaste de notre histoire, des grands faits qu'elle nous raconte, et des grands hommes dont elle consacre le beau caractère, les actions nobles et patriotiques. Plusieurs années même avant qu'il eut commencé sa grande Histoire, il avait déjà payé un premier tribut à sa patrie, en infligeant un châtement bien mérité à un de ces écrivains cosmopolites, " qui—dit-il lui-même dans ses très-curieuses *Observations sur un ouvrage intitulé : " Histoire du Canada,"*—après avoir visité deux ou trois paroisses dans les environs de Québec, avoir lu quelques mémoires sur les affaires de la Nouvelle-France, avait composé d'imagination un livre, où il couvrait de boue les anciens directeurs d'une maison qui lui avait donné l'hospitalité et déversait le blâme sur les évêques, sur le clergé et sur toute la population catholique du Canada."

" A ces premières études, à ce tour d'esprit, à ces goûts littéraires, qui le prédisposaient si bien à jour le rôle d'historien du Canada, Ferland voulut ajouter une préparation plus prochaine, et il alla recueillir à l'étranger des documents et des matériaux, qu'il ne pouvait trouver ici. Désirant puiser aux sources mêmes, il parcourut, avec autant de fruit que de bonheur, les parties de la France qui fournirent au Canada la plupart de ses premiers colons. Il visita successivement le Perche, le Poitou, la Bretagne, la Normandie, où, aujourd'hui encore, l'on retrouve souvent la foi, les coutumes et le langage de nos chers Canadiens. Au sommet du rocher de St. Malo,—de cette comète de granit tombée du ciel dans la mer, comme s'exprime un touriste—il visita, avec une émotion dont aucun Canadien ne saurait se défendre, cette antique cathédrale où Cartier et ses compagnons, avant de s'embarquer pour leur lointain voyage, " reçurent tous ensemble leur Créateur, et se présentèrent ensuite devant le Révérend Père en Dieu, Monsieur de St. Malo, lequel en son état épiscopal leur donna sa bénédiction."

" A quelques kilomètres de St. Malo, au petit village de Limoilon, il vit aussi avec un égal intérêt ce vieux château de la famille Cartier, " cette *Porte-Cartier*," comme l'on dit dans le pays, avec son antique tour engagée dans le mur et son écusson à demi rongé par le temps.

" Enfin, après un assez long voyage, il revint au pays avec une ample provision de documents et de faits, et bientôt, il commençait ce cours d'histoire du Canada, destiné à être publié plus tard sous forme d'histoire régulière.

" En montant pour la première fois dans sa chaire d'Histoire, J. B. Ferland préféra d'abord le point de vue élevé où il prétendait se placer, et laissa apercevoir le caractère de haute impartialité qui devait marquer toutes ses leçons.

" Quelquefois, Messieurs, des historiens, incapables d'embrasser les choses dans leur ensemble, partent, sans qu'ils s'en aperçoivent peut-être, d'une idée exclusive, et font converger l'histoire de tout un pays sur un seul point de son territoire.

" Dès sa première leçon J. B. Ferland voulut que l'on comprit qu'il n'entendait pas ainsi les devoirs de l'historien. " *Franchise et Impartialité*," telle fut sa devise. D'un regard large et pénétrant, il embrassait à la fois tous les points de l'Amérique du Nord qui ont été le théâtre des principaux événements de notre histoire. A chacun, il accorda son degré de gloire et d'importance, son caractère de vitalité, ses espérances de progrès pour l'avenir.

" Non moins grande, Messieurs, était l'impartialité du professeur envers les autres historiens du Canada, ses devanciers. Bien loin de se poser en révélateur, et de dénigrer ceux qui avaient travaillé, avant lui, à défricher le sol de notre histoire, il accorda d'abord aux autres la part qui leur revenait, et d'autant plus qu'il avait une légitime conscience de sa force, et qu'il n'avait pas besoin de rabaisser les autres pour se faire un piédestal plus élevé.

" Il avait aussi tout le courage de la vérité. Sa devise semblait être cette antique sentence : " *Amicus Plato, magis amica veritas* ; " et s'il lui fallait relever des erreurs de fait ou de principe, des inexactitudes historiques, il parlait avec cette inflexible fermeté qui ne cède jamais rien au